

Gone with the wind
Harvey Cedars, Long Beach Island

Claude Thiébaud

Portes ouvertes sur les sables, portes
ouvertes sur l'exil,

Les clés aux gens du phare, et l'astre
roué vif sur la pierre du seuil :

Mon hôte, laissez-moi votre maison
de verre dans les sables...

Exil, début, *OC*, p. 123.

« Daté par Saint-John Perse de 1941, le poème *Exil* fut écrit à Long Beach Island, New Jersey, dans une villa d'été, face à l'Atlantique, qui appartenait à ses amis Francis et Katherine Biddle¹ ».

On le sait, le poète, dans le volume de ses *Œuvres complètes*, parle de lui à la troisième personne. Mais pourquoi a-t-il donné ces précisions si *Exil*, ce « poème de l'éternité de l'exil dans la condition humaine », ainsi qu'il l'a affirmé par ailleurs, ne doit rien aux circonstances où il a été composé, s'il est « né de rien et fait de rien² ? »

De ce qu'ont été ces circonstances, on peut décider de tout ignorer, de ne s'attacher qu'au seul texte et de se laisser porter par lui. Mais en nommant Long Beach Island et ses amis Biddle, le poète ne semble-t-il pas inviter

¹ Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris : Gallimard, 1972, p. 1109 (désormais SJP et *OC*).

² *OC*, p. 1111, cité par Pierre Mazars dans *Le Figaro littéraire*, 5 novembre 1960.

à considérer la réalité à laquelle il s'adosse ? Et cela d'autant plus qu'il reconnaît par ailleurs que, « aussi loin qu'il pénètre dans le domaine irrationnel ou mystique, [le poète] est tenu de s'exprimer par des moyens réels, même tirés de sa vie expérimentale¹ ».

D'aucuns ont cherché à voir la « villa d'été » des Biddle sur Long Beach Island, cette île-barrière à quelques miles du continent, tout au sud du New Jersey, non loin de Philadelphie, accessible par une route unique. La demeure se trouvait sur la commune de Harvey Cedars.



Un peu au nord de Harvey Cedars, le petit port de Loveladies sur la Barnegat Bay.

¹ *Id., ibid.* Souligné par nous.

On l’a cherchée en vain¹. Un violent ouragan – qui fit 23 morts – l’a fortement endommagée, comme toutes les autres, en septembre 1944, un autre, en mars 1962, les a toutes rasées, emportées par le vent. Tout au plus peut-on aujourd’hui retrouver le phare, au bout de la route, évoqué dans *Exil*, où les Biddle avaient l’habitude de laisser les clefs de la maison « aux gens du phare » quand ils la quittaient.



Barnagat Lighthouse, extrémité nord de Long Beach Island

Que sait-on de cette maison ? Elle fut une des premières à être construite à cet endroit de la dune, en 1936, un mois après une première maison construite pour une ancienne baronne russe, Elena (ou Helen) Witte, épouse Silvermaster. Un quotidien local, le *Ashbury Park Press*, le 1^{er} septembre 1974, a publié ses souvenirs. On y apprend que

les deux maisons étaient faites du même matériau, du contreplaqué en séquoia rouge, et c'était la première fois qu'il était utilisé là-bas.

¹ Par exemple Bruno Pinchard, cf. « Solitude au cœur de l’homme – SJP et moi à Long (Beach) Island », *Bulletin SJP* 2025, p. 17 et suiv.

Une photo les montre l'une et l'autre.



Au premier plan, la maison du couple Silvermaster, on aperçoit celle des Biddle au fond à gauche.

Francis Biddle avait en 1936 fait diriger les travaux par son frère aîné, George Biddle, déjà célèbre à l'époque comme peintre et lithographe. Il venait d'être nommé par le président Franklin Delano Roosevelt à la tête du *National Labor Relations Board* (Conseil national des relations de travail), une agence du gouvernement fédéral. La maison a été conçue par un architecte moderniste lui aussi bien connu, George Daub¹ (1901-1966), raison pour laquelle, outre le fait qu'elle appartenait à une haute personnalité, elle a été photographiée, le 1^{er} janvier 1944, sous tous les angles, par un photographe réputé, Samuel Gottscho (1875-1971), et est entrée dans une collection patrimoniale conservée, pour notre plus grand bonheur, par la Bibliothèque du Congrès².

¹ Il figure en 1932 au catalogue de l'exposition internationale *Modern architecture* au Museum of Modern Art de New York.

² La collection Gottscho-Schleisner, conservée à la *Library of Congress*, constituée par Gottscho associé à son gendre, William Schleisner (1875-1971), compte environ 29 000 photos, 40 000 autres sont conservées par le Museum of the City of New York et bien d'autres encore à l'Université de Columbia.

C'est dans cette « maison de verre » que Saint-John Perse aurait écrit tout ou partie d'*Exil*, Katherine Biddle, à la lecture de son poème, a repris la formule :

Que je suis fière que la petite maison de verre ait été le lieu d'un grand Événement¹.

Les photos témoignent de la justesse de l'expression.



Légende originelle : *Living room, to ocean windows.*

¹ Lettre de Katherine Biddle (désormais KB) à Alexis Leger (désormais AL), 31 octobre 1941, *SJP et ses amis américains, Courrier d'exil*, édition Carol Rigolot, *Les cahiers de la nrf*, série SJP, n° 15, Paris : Gallimard, 2011, p. 68. SJP lui-même reprendra la formule dans sa lettre à KB du 13 septembre 1944, *ibid.*, p. 114.



La salle à manger



La terrasse



La terrasse, vue de l'extérieur

Elle était bien « dans les sables ».



Légende originelle : *House, over dunes.*

Alexis Leger a circulé dans ces pièces.



A gauche, la salle à manger, vue depuis la salle de séjour.

A droite, l'inverse.

Entre les deux, l'escalier qui monte aux chambres.



La salle de séjour

On aurait aimé disposer d'une photo du seuil de la maison, ne serait-ce que pour réfuter une hypothèse émise en 1953 par le critique Émile Henriot dans le journal *Le Monde*, à propos de « l'astre roué vif sur la pierre du seuil », au début d'*Exil*, dont il se demande très sérieusement s'il « ne serait pas une allusion à la croix

gammée hitlérienne¹ ». Comment imaginer que Francis Biddle ait apposé une semblable plaque à la porte de sa demeure. Certes, des Américains dès les années 30 ont été pronazis mais tout ce qu'on sait des engagements de Biddle, bien avant qu'il ne soit, à la Libération, le principal juge américain au procès de Nuremberg, s'inscrit en faux contre une semblable hypothèse.

Des éléments décoratifs qui, sur le seuil des maisons, font penser au soleil, ou à une roue, sont aujourd'hui encore proposés par le commerce.



Que sait-on du séjour du poète en ces lieux et d'abord de sa durée ?

Il y est arrivé le samedi 28 juin en voiture avec les Biddle². Tous étaient partis de Washington le 27³. Étape à Philadelphie le 27 au soir, où Francis Biddle a pratiqué le droit pendant 27 ans avant d'entrer en politique et où le

¹ Dans *Le Monde*, 8 avril 1953.

² La plupart des informations données ci-après sur le séjour ont été trouvées dans le journal de KB, *SJP intime – Journal 1940-1970*, édition Carol Rigolot, *Les cahiers de la nrf*, série SJP, n° 20, Paris : Gallimard, 2011, p. 23-34 pour les notations du journal prises pendant le séjour.

³ Départ annoncé par lettre à MacLeish la veille, *Courrier d'exil*, op. cit., p. 58.

couple a encore des attaches. Séjour prévu à Harvey Cedars : une semaine. Tous ces détails sont dans la presse locale.

Le *Sollicitor general* et Mme Francis Biddle se sont rendus à Philadelphie pour une brève visite avant de se rendre dans leur maison de campagne, Harvey Cedars au New Jersey. Ils prévoient d'y passer la semaine mais M. Biddle retournera à son bureau au département de la Justice en début de semaine prochaine¹.

Départ le dimanche 6 juillet après une semaine et un jour, comme prévu ou presque².

Comment s'est déroulé le séjour ? Très bien, au témoignage de Katherine Biddle dans son journal. On n'y trouve rien qui corresponde à l'image qu'on se fait habituellement de l'exilé. Elle a certes noté « la grande nostalgie subite qu'il avait manifestée à la première vue de la mer³ » mais très vite...

28 juin – Nous sommes arrivés à Harvey Cedars sous un beau soleil, une journée divine. AL est avec nous. Il est délicieux avec son enthousiasme pour tout ce qu'il découvre : les stands des cultivateurs qui vendent leurs légumes, la criée aux poissons et la grande inspiration de la mer. Il est intéressant et drôle. Un vrai païen dans son amour de la vie. Et un esprit profond.

29 juin – Une merveilleuse soirée. AL a parlé pendant trois heures⁴.

Il a parlé de tout, la diariste a noté, dans l'ordre (?) : « sa situation personnelle dans le contexte politique de la France », sa santé, son travail, ses horaires, la cuisine,

¹ *Evening Star* (Philadelphie, Penn.), 29 juin 1941.

² Dernière soirée le samedi 5 juillet, *SJP intime*, *op. cit.*, p. 30.

³ *Id.*, 1^{er} juin 1942, *ibid.*, p. 60.

⁴ *Id.*, 28 juin 1941, *ibid.*, p. 23 et 24.

Briand et Llyod George, sa vie en Chine, les « femmes passives qui n'arrêtent pas de faire des enfants », les tribus mongoles, l'union d'une femme et d'un serpent, le lait, Victor Hugo, la poésie en général et la sienne en particulier, la langue française comparée à l'anglaise, la littérature française, ses propres œuvres perdues, son travail de diplomate, les tables tournantes et les voyantes, l'opium et sa vie en Chine, la femme française, « féministe et possessive », l'impossibilité pour un poète d'avoir une compagne.

Tout au long de la semaine, le poète reviendra sur ces sujets, et bien d'autres, dans ses conversations avec ses hôtes.

Avec Katherine surtout. Son époux en effet est le plus souvent, vacances ou pas, occupé par son travail. C'est que depuis janvier 1940, Francis Biddle a été nommé *Solicitor general of the United States* au *State department*, c'est-à-dire le n° 3 de ce que dans d'autres autres pays on appelle ministère des Affaires étrangères. Parmi les affaires, certaines très graves, dont la presse rend compte, il y a eu notamment cette question des deux journalistes allemands emprisonnés aux États-Unis comme propagandistes du régime nazi, et qui pourraient être échangés contre deux journalistes américains arrêtés en Allemagne. Biddle avait recherché un accord en ce sens, il venait de le valider et son nom est dans tous les journaux, dans le *New York Journal American* d'abord, auquel il a personnellement téléphoné « *from his summer*

home in Harvey Cedars », dans de très nombreux journaux ensuite, locaux, nationaux et étrangers¹.

Autre chose l'occupe également, son éventuelle nomination comme *Attorney General*, l'équivalent du ministre de la Justice dans d'autres pays. Le bruit en court dans la presse depuis l'annonce de la démission, fin janvier, du titulaire, James Clark McReynolds. C'est une des raisons du fait qu'il a été prévu de ne rester qu'une semaine à Harvey Cedars². Il sera nommé à ce poste dans les jours qui ont suivi son retour à Washington.

Quand il est seul avec Katherine, Saint-John Perse ne parle plus de politique mais plus volontiers de la poésie et des écrivains (« il déteste la plupart »), de ses poèmes à elle, dans la maison ou le plus souvent sur la plage, allongés l'un et l'autre sur le sable, entre deux baignades. Manifestement, il n'est pas seulement entre eux question de littérature. Elle est sous le charme et en a pleinement conscience :

¹ Le 7 juillet dans *The Punxsutawney Spirit* (Philadelphie, Penn.), *Chronicle Tribune* (Marion, Ind.), *The Times* (Londres), etc. L'affaire est évoquée en France depuis mai, notamment dans *Le Petit Provençal* le 9 mai et le *Journal des débats* le 10, son dénouement dans *Le Jour* le 17 juillet.

² Depuis le début de l'année, Francis Biddle avait été présenté dans la presse comme un des favoris, notamment dans le *Morning Examiner* (Washington) le 23 janvier et le *The Daily Standard* (Red Bank, NJ) le 25. Le 12 juillet, il n'apparaît plus comme un *possible* mais comme un *probable* successeur de McReynolds dans *The Courier-News* (Bridgewater, NJ), soit quelques jours après son départ de Harvey Cedars. Le lendemain tous les journaux annoncent sa nomination effective (elle sera ratifiée par le Sénat le 26 août).

La surface de son être est tellement naïve, charmante, chaleureuse et vulnérable qu'elle attire tout le monde à lui¹.

Le soir venu, elle

n'arrive pas à dormir, étant tellement habitée d'impressions fortes et nerveusement fatiguée. La proximité d'une personne aussi vive, électrique et créatrice que lui provoque en moi un tourbillon de pensées².

Elle sait que lui non plus n'arrive pas à dormir, « à cause de l'excitation des vagues et du vent, et de la beauté de l'aube³ ». Elle n'évoque pas d'autres causes mais force est de constater que tout est entre eux prétexte à parler d'amour.

Nous nous sommes promenés sur la plage. Voyant des traces de pattes de mouettes, il m'a dit : « Au désert, les traces vont tout droit ou bien en cercles : tout droit, c'est la chasse ou la lutte ; en cercle, c'est quand on fait l'amour⁴ ».

Le 5 juillet, veille du retour, aura été « une merveilleuse journée pleine de rires et de bonheur ».

L'après-midi, calme et beau. Natation. Azalées en fleurs. A. se passionne pour toute fleur, tout arbre, tout animal, et un couple d'*amoureux* sur la plage qui ne paraissent pas fatigués, étant si jeunes, et pourtant qui ne semblent pas comblés. L'amant a des yeux anxieux et fatigués⁵.

Qu'a-t-elle pensé alors ?

À son seul journal, pendant le séjour à Harvey Cedars, elle a confié ses pensées les plus secrètes, faute d'oser les crier à la face du monde, et d'abord à son mari,

¹ *SJP intime*, 1^{er} juillet 1941, *op. cit.*, p. 27.

² *Id.*, *ibid.*

³ *Id.*, 30 juin 1941, *ibid.*, p. 26. « Il n'arrive pas à dormir, [...], De ce fait, il se lève et il écrit ».

⁴ *Id.*, *ibid.*

⁵ *Id.*, 5 juillet 1941, *ibid.*, p. 30.

à savoir qu'elle est grâce à Leger redevenue jeune, qu'elle est belle et désirable :

Lorsque j'ai imité Alexis en disant « *primo* », etc., Francis a répliqué : « Est-ce tout ce qu'Alexis vous a appris ? » « Non », voulais-je crier, « j'ai appris de lui que je suis redevenue jeune, que mon corps est beau, que je me déplace avec grâce, sans bousculer les rêves, que le cri des mouettes est le son de mon âme, que j'ai en moi l'oiseau de l'esprit et la cage qui l'encercle. J'ai appris aussi la beauté symbolique des traces dans le sable, des nuages à l'aube, du vol de l'oiseau, du regard du chien. Et j'ai appris que de toutes choses, la plus importante pour le poète est de vivre¹.



Photo déjà publiée par Carol Rigolot dans *Courrier d'exil*, *op. cit.*
(Collection particulière)

Quelques jours plus tôt, alors que le poète et elle-même avaient « eu une charmante conversation, allongés au soleil sur la plage » et qu'il lui disait tout le bien qu'il pensait de ses poèmes, elle avait noté dans son journal :

Avec Alexis, c'est presque comme si ma prière avait été exaucée².

Pourquoi ce « presque » ? Rien n'est clairement dit à ce moment dans son journal, apparemment il n'est question que de poésie mais tout dans le contexte suggère ce qu'il en est. Un an après le séjour à Harvey Cedars,

¹ *Id.*, 8 juillet 1941, *ibid.*, p. 34.

² *Id.*, 2 juillet 1941, *ibid.*, p. 28.

Katherine osera mettre des mots sur ce non-dit par le biais d'une fiction transparente qu'elle projette alors d'écrire, pièce de théâtre ou roman.

Carol Rigolot l'a bien vu,

ces notes sont intéressantes pour leur côté autobiographique, en ceci qu'elles reflètent, ne serait-ce qu'indirectement, certains aspects des rapports entre KB et SJP¹.

La réalité de ce qu'elle a vécu y serait à peine transposée : une femme, « née dans les années 1890 » (elle-même est précisément née en 1890) et qui a longtemps « obéi aux normes conventionnelles », se révolte après « l'entrée d'un être exceptionnel dans sa vie ». Elle a alors « une brève liaison passionnelle qui la secoue jusqu'au fond de son être et risque de lui voler le solide compagnon qu'était son mari ». Cet homme qui a fait irruption dans sa vie « lui raconte, sur elle-même, des choses extraordinaires qui dépassent ses rêves ». Une « scène d'amour » est prévue, dans un chalet en montagne (et non en bord de mer) où le couple s'est réfugié à cause d'un orage (on sait qu'AL adore les orages). « Cela ne se reproduira sans doute plus jamais : l'orage, cette clarté bleue sur les collines, cette aube²... ».

Le journal de Katherine Biddle fait ici écho à ce qui aurait pu se passer entre elle et la poète, dans la réalité le couple a très vraisemblablement et tout au plus vécu des

¹ *Id.*, 30 avril 1942, *ibid.*, p. 61.

² KB, à notre connaissance, n'a pas écrit l'œuvre ici envisagée, à la différence de Karen Bramson qui elle avait écrit et publié un roman sur sa liaison avec Alexis Leger sous le titre *Un seul homme*, Paris : Flammarion, 1932.

moments d'« intimité spirituelle et parfois sensuelle, avec quelques moments d'effleurement¹ ».

Son émotion est grande quand, quelques mois plus tard, fin novembre, elle y séjournera de nouveau, Elle lui écrit alors :

La maison et la plage, nettoyées à fond par le vent, sont si remplies de votre présence, ô Poète, que c'est comme si vous étiez ici.

[...]

L'été vagabond est revenu et je suis assise dehors au soleil sur le balcon devant vos fenêtres, en souhaitant que vous soyez là² !

De la plage, elle dit seulement qu'elle est magnifique,

absolument blanche et pure, sans débris, avec seulement des traces de pattes d'oiseaux.

Le lecteur n'aura pas oublié « la beauté symbolique des traces dans le sable ».

Et lui ? Ce que Katherine dit de lui, ce qu'on peut induire des sentiments et du comportement du poète par leur effet sur elle, pendant leur séjour à Harvey Cedars, est largement corroboré par ce qu'il en a confié lui-même.

Au moment du départ, « très mélancolique », il lui aurait dit :

¹ *SJP intime, op. cit.*, 4 août 1941, p. 40.

² Lettre de KB à AL, 11 novembre 1941, *Courrier d'exil, op. cit.*, p. 68.

Mes pensées reviendront à cette petite maison comme les oiseaux et chacun aura un petit morceau d'argent dans le bec¹.

Dès son retour à Washington, il lui écrit une longue lettre de remerciements :

Chère Catherine,

On ne s'abandonne pas au charme de votre hospitalité sans y laisser beaucoup de soi. Ma pensée rejoint souvent, à tire d'ailes, la maison innommée dans les sables², où j'ai connu, entre Francis et vous des heures heureuses et claires, animées pour moi de toutes les délicatesses de l'esprit et du cœur.

Merci, chère Amie, de ce bienfait. J'ai pu être moi-même chez vous. La chambre où j'ai dormi sous votre toit, dans la rumeur de cette mer qui n'est jamais l'exil, étant tout l'exil, demeure à mon oreille une conque vivante.

[...]

À Washington, j'ai longtemps ressenti et continue de ressentir le bénéfice de mon séjour à la mer, sous votre aile. Je ne me suis jamais senti aussi bien pour faire face aux ennuis et soucis de toutes sortes qui m'attendaient³.

Ni aussi jeune : il a, pendant son séjour à Harvey Cedars, confié à son hôtesse que « tout rajeunit dans notre maison, nous devrions l'appeler 'La Jouvence'⁴ ».

En 1942, alors qu'il est dans le Maine, sur une autre île, *Seven Hundred Island*, chez Beatrice Chanler, il dira aimer beaucoup l'endroit « mais demeur[er] fidèle à Long Beach Island, avec ce vaste espace pour l'âme⁵ ».

¹ AL, cité par KB le 7 juillet 1941 (?) dans *SJP intime, op. cit.*, p. 34. La date n'est pas précisée par KB dans son journal. Le passage a été écrit juste après son retour à Washington.

² La formule « dans les sables » figure au tout début d'*Exil*.

³ Lettre d'AL à KB, 11 juillet 1941, *Courrier d'exil, op. cit.*, p. 61-62.

⁴ *SJP intime, op. cit.*, 7 juillet 1941 (?), p. 32. L'expression « maison innommée » fait référence à ce souhait de lui trouver un nom.

⁵ Lettre d'AL à KB, 6 octobre 1942, *Courrier d'exil, op. cit.*, p. 66.

Elle vient alors d'y séjourner, il lui écrit :

Je pense à vous, chère Katherine, sans savoir trop dans quel cadre humain vous imaginer en ce moment à Harvey Cedars.

Si vous dormez où j'ai dormi, dans cette chambre du haut face à l'Atlantique, sachez que je n'y ai jamais ouvert les yeux à l'aube, suivi le soleil s'encaster dans ma fenêtre, sans une pensée émue pour tout ce que je vous dois. J'espère que vous l'avez senti, depuis que je suis entré dans mon épreuve, je n'ai jamais respiré librement, loin des miens, qu'auprès de vous et sous votre toit¹.

De fait, jamais Katherine n'a perçu chez lui une quelconque souffrance, ses hôtes – et surtout Katherine –, le temps du séjour, l'en ont diverti au sens le plus fort du terme, tel « le roi [qui] est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi, et l'empêcher de penser à lui. Car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense ».

Les « ennuis et soucis de toutes sortes » ont manifestement attendu le retour à Washington pour l'assaillir de nouveau, son amie le trouve alors

triste, mélancolique, seul ou abstrait, intellectuel, nerveux, intense au sujet de la politique étrangère².

Tout au plus peut-on observer que le poète a quelquefois échappé au regard de ses hôtes, notamment quand il écrit son poème, la nuit³. Il y exprime une souffrance des plus aigües :

L'Été de gypse aiguise ses fers de lance dans mes plaies,
J'étais un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons
Et, sur toutes grèves de ce monde, l'esprit du dieu fumant
déserte sa couche d'amiante.

¹ *Id.*, 18 juillet 1942, *ibid.*, p. 89.

² *SJP intime, op. cit.*, 3 juillet 1941, p. 33.

³ *Id.*, 1^{er} juillet 1941, *ibid.*, p. 26.

Un matin au moins, il a quitté la maison sans avoir prévenu quiconque, ce qui est assez brutal pour ses hôtes, au risque de les inquiéter.

3 juillet – Temps frais et venteux. Un grand changement. Jusqu'ici je n'ai vu que les talons de mon poète, sortant très tôt de la maison et passant par les dunes. Peut-être sera-t-il absent toute la journée, à visiter le phare et le bout de l'île¹.

Elle est elle-même si heureuse qu'elle privilégie l'hypothèse d'une simple promenade mais que sait-elle des pensées du promeneur solitaire ?

Le séjour du poète à Harvey Cedars aura été bien court, une semaine, mais très intense. Et aussi important pour lui et son œuvre que la dizaine de jours qu'a duré son excursion dans le désert de Gobi.

Si bref qu'il est vraisemblable qu'au plus, un fragment d'*Exil* a pu en si peu de temps y être composé. Et cela, quoi qu'en ait dit le poète à son hôtesse :

Vous savez ce qu'il est, ce poème, car je l'ai écrit quand j'étais avec vous, dans l'ampleur et la liberté d'esprit que vous m'avez offertes².

Il est de toute façon inconcevable qu'en si peu de nuits, il ait pu écrire *Exil* tout entier quand on le sait, ainsi qu'il l'a un jour confié à Katherine Biddle, « il faut du temps pour faire mûrir le poème, le développer, lui donner sa véritable puissance³ ».

¹ *Id.*, 3 juillet 1941, *ibid.*, p. 29.

² *Id.*, 24 mai 1942, *ibid.*, p. 58.

³ *Id.*, 16 avril 1941, soit deux mois avant le séjour à Harvey Cedars, *ibid.*, p. 23.

Son séjour dans la maison des Biddle aura été pour lui une parenthèse heureuse et il peut être bon d'en prendre la mesure et de réaliser que, sauf sans doute au tout début de son exil américain, il en aura connu d'autres.

Katherine Biddle, évoquant le séjour du poète à Harvey Cedars, ne se trompe pas quand elle lui écrit :

Je ne pense pas que vous y ayez été malheureux¹.

d'autant que lui-même, dès la fin de son séjour, lui avait écrit avoir connu

entre Francis et vous, des heures heureuses et claires, animées pour moi de toutes les délicatesses de l'esprit et du cœur².

Voilà qui contraste avec la représentation qu'on se fait généralement de l'exilé sur son rocher et oblige à nuancer pour le moins ce qu'il dit de la solitude dont il a dit souffrir à ses proches demeurés à Paris ainsi qu'aux lecteurs de ses *Œuvres complètes*.

Il n'est en effet question dans ses lettres que de « [son] abîme de solitude intime », de « la déplorable organisation de [sa] vie solitaire sans foyer », de ses « préoccupations qui [le] tiennent insomnieux, les yeux au plafond, au fond de [sa] chambre solitaire ». En 1948, il n'est pas encore sorti des « longues et lourdes années de solitude étrangère », en 1949, il écrit à sa sœur Éliane : « Si grande est la solitude où la tristesse m'a fait descendre

¹ Lettre de KB à AL, 31 octobre 1941, *Courrier d'exil, op. cit.*, p. 68.

² Lettre d'AL à KB, 11 juillet 1941, *ibid.*, p. 59.

qu'il me semble parfois y perdre, avec la notion du temps, l'usage même des mots¹ ».

Certes, « le Poème sonde les fonds de l'amertume », Katherine Biddle l'a bien vu², mais il n'est pas désespéré.

Pour autant, la semaine heureuse passée à Harvey Cedars ne saurait expliquer à elle seule ce qu'on peut, contre toute attente, trouver d'optimisme dans *Exil* et ses portes ouvertes sur le monde. A l'évidence, les premières semaines de Leger à New York lui avaient été très pénibles, douloureuses, mais très tôt il a rencontré Katherine Biddle, et par elle Archibald MacLeish, qui lui a trouvé un emploi à la Bibliothèque du Congrès, et par elle encore rencontré les Bliss, qui lui ont trouvé à se loger dans leur propriété de Dumbarton Oaks... Le séjour à Harvey Cedars s'inscrit ainsi dans une évolution en cours.

Le plus important demeure : le séjour du poète à Harvey Cedars est essentiel en ce qu'il a permis le retour du poète à l'écriture, après des années de sacrifice.

¹ Retrouver toutes ces citations dans *Lettres familiales*, édition Claude Thiébaud, *Les cahiers de la nrf*, série SJP, Paris : Gallimard, n° 22, 2015.

² Lettre de KB à AL, 31 octobre 1941, *Courrier d'exil*, op. cit., p. 68.